

Nouvelle série N° 151

2010

## LA FRANCE LATINE

Revue d'Études d'Oc

LE DOMAINE D'OC ENTRE  
CATALOGNE ET ITALIE

—

ÉTUDES DE LITTÉRATURE  
PROVENÇALE

CENTRE DE RECHERCHE PRÉFICS-CREDILIF  
EA 3207  
UNIVERSITÉ RENNES 2 HAUTE BRETAGNE

**LA FRANCE LATINE**  
**Revue de l'Union des Amis de la France Latine**  
Association régie par la loi de 1901

Pierre VERGNES  
Et Jean SASTRE  
Fondateurs

SIEGE SOCIAL

**LA FRANCE LATINE (à l'attention de Philippe Blanchet)**  
**Université Rennes 2**

**C.S 24307**  
**35043 RENNES CEDEX**  
(e-mail : [philippe.blanchet@univ-rennes2.fr](mailto:philippe.blanchet@univ-rennes2.fr))

© *France Latine* 2010. Tous droits de reproduction réservés pour tous pays

**Directeurs de la Publication**

**Philippe Blanchet (domaine moderne)**  
**Suzanne Thiolier-Méjean (domaine médiéval)**

**Secrétaire de rédaction : Aude Etrillard**

**Comité de Rédaction**

M.mes et MM.

Armendares, C. – Blanchet, Ph. – Courty, M. – Guimbard, C.  
– Manzano, F. – Saouma, B. – Thiolier, S. – Thiolier, J.-C. –  
Vilhena, J. (de) – Wanono, A.

**Comité scientifique**

Philippe Blanchet (université de Haute-Bretagne, Rennes 2)  
Pilar Blanco (université Complutense, Madrid)  
Maria A. Ciprés Palacín (université Complutense, Madrid)  
Catherine Guimbard (université de Paris IV-Sorbonne)  
Claire Kappler (CNRS, Paris, UMR 8092)  
Francis Manzano (université Lyon III)  
Claude Mauron (université de Provence – Aix-Marseille I)  
Peter Ricketts (université de Birmingham)  
Roy Rosenstein (université américaine de Paris)  
Élisabeth Schulze-Busacker (université de montréal)  
Naohiko Seto (université Waseda, Tokyo)  
Tullio Telmon (université de Turin)  
Suzanne Thiolier-Méjean (université de Paris IV-Sorbonne)

Site internet de la revue :

[http://www.prefics.org/credilif/la\\_france.html](http://www.prefics.org/credilif/la_france.html)

**Reprographie Université Rennes 2**  
**Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2010 – ISSN 0222.0326**

**FIRENZO TOSO**

**LES *BACHIN* A MARSEILLE**

**Notes d'étymologie et d'histoire  
linguistique**

**LES BACHIN A MARSEILLE**  
**Notes d'étymologie et d'histoire linguistique**

Partout, un encombrement prodigieux de marchandises de toute espèce : soieries, minerals, trains de bois, saumons de plomb, draps, sucres, caroubes, colzas, réglisses, cannes à sucre. L'Orient et l'Occident pêle-mêle. De grands tas de fromages de Hollande que les Génoises teignaient en rouge avec leurs mains. Là-bas, le quai au blé ; les portefaix déchargeant leurs sacs sur la berge du haut de grands échafaudages. Le blé, torrent d'or, qui roulait au milieu d'une fumée blonde. Des hommes en fez rouge, le criblant à mesure dans de grands tamis de peau d'âne, et le chargeant sur des charrettes qui s'éloignaient suivies d'un régiment de femmes et d'enfants avec des balayettes et des paniers à glanes...

(A. Daudet, *Tartarin de Tarascon*, 1872, part I, ch. XIV).

0. Dans sa rencontre avec le milieu cosmopolite du port de Marseille le héros tarasconais tombe, entre autres petites figures, sur l'image de ces robustes femmes génoises occupés à enduire de paraffine des gros fromages hollandais : c'est le premier approche d'un provincial de l'arrière-pays rural avec ce monde « exotique » qu'il ne retrouvera pas dans une Algérie désormais « civilisée », arrière-plan aux aventures tragico-comiques du grand chasseur.

Dans les ports, lieux de rencontre et d'échange (Témine, 1985 : 38) les Génois étaient alors très présents, et celui de Marseille ne faisait exception. Même quelques années auparavant, Tartarin y aurait rencontré avec facilité non seulement des hommes (et des femmes) de fatigue, mais aussi des capitaines, marchands, courtiers et agents ligures, occupés dans les commerces de ce grand port méditerranéen qui trouvait toujours dans Gênes un lieu de vente de ses marchandises et des entrepreneurs de la Riviera entre ses habitués parmi les plus assidus.

Le réseau des liaisons entre la Ligurie et la Provence remonte au demeurant au Moyen-âge, et s'est développé sans interruption jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, à l'époque de l'« union » éphémère des deux régions sous l'égide de Napoléon : au tournant des deux siècles, quand des firmes marseillaises et génoises étaient si souvent partenaires de commerce <sup>1</sup>, le rencontre entre Ligures et Provençaux continuait à produire un peu partout des rapports de collaboration ou de rivalité tout au long des rives de la Méditerranée, et ailleurs.

1. La chute de Tabarka en 1741, tout en diminuant les commerces génois en Tunisie <sup>2</sup> et en ouvrant le pas à une croissance de la présence de la *Compagnie d'Afrique* formée par des entrepreneurs marseillais, avait également provoqué un plus fort entraînement des Ligures dans les activités des Provençaux sur la côte du Maghreb : au début du XIX<sup>e</sup> siècle on signalait ainsi la présence à Marseille du marchand tabarquin Alexis Gierra, qui avait été employé entre 1794 et 1799 comme dragoman au service de la Compagnie à La Calle, en Algérie ; à Marseille il se présentera pour la deuxième fois en 1819 en tant que « agent chargé de soigner dans ce port des affaires des négociants de Tunis », « agent général » et même comme « consul général et chargé d'affaires de S.A. le Bey de Tunis » : cela créera un certain embarras dans les milieux diplomatiques, car cela posera le problème très délicat de la réciprocité dans les rapports entre les puissances européennes et la Régence africaine (Windler, 2002 : 310-313).

Si j'ai voulu rappeler l'activité de cet exotique et pittoresque « génois » d'Afrique, c'est surtout pour ce qu'elle peut révéler la perception de ses compatriotes comme « autres » pour le milieu marseillais ; mais aussi pour ce qu'elle laisse entrevoir quant à l'intégration profonde des éléments ligures dans le contexte provençal dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Entre les « Sept de Font Segugno » on compte en effet le notaire Paul Giera, né à Avignon en 1816 d'une riche famille de marchands génois, qui fut membre et

mécène du premier groupe de félibres (Garavini, 1970 : 115-117) : bien que la graphie du nom diffère légèrement, un rapport de parenté avec le plénipotentiaire tunisien n'est pas à exclure. Voilà une circonstance qui nous ramène aux considérations de Bonifassi, 2003 : 122, selon lesquelles « la littérature provençale doit beaucoup aux descendants de ces immigrants »...

En tout cas, il faut bien garder une distinction essentielle entre, d'une part, cette présence de marchands, dynamiques et doués de ressources, bien insérés dans le milieu de la bourgeoisie mercantile de Marseille et d'autres villes portuaires de Provence, et, d'autre part, une immigration d'éléments ligures moins chanceux, qui au XIX<sup>e</sup> siècle peuplaient les quartiers autour du port de Marseille pour y vivre exerçant les métiers les plus humbles de leur spécialisation séculaire dans les travaux de la mer.

2. Quoi qu'il en soit, les Génois de Marseille ne sont pas un objet mystérieux, ils ne sont pas inconnus aux recherches historiques, économiques, sociologiques et démographiques : distincts par leurs origines et par leur histoire des *figoun* qui, venant des milieux ruraux du diocèse d'Albenga, bâtirent à partir du XV<sup>e</sup> siècle un réseau de colonies à l'est du Var jusqu'à la région de Grasse tout en conservant ses traditions linguistiques jusqu'à un temps relativement récent (Toso, 2005a, dans 2008 : 241-281)<sup>3</sup>, les immigrés ligures constituaient à Marseille pendant le XIX<sup>e</sup> siècle un groupe compact et bien défini, marqué par une collocation topographique précise et un blason spécifique.

Protagonistes à la fin des années 1780, avec les Catalans, de la première immigration de masse à Marseille, les Génois vont augmenter leur nombre pendant l'union de la Ligurie à l'Empire (1805-1814) et après l'annexion de Gênes au Royaume de Sardaigne-Piémont ; dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ils y forment déjà une communauté très serrée de travailleurs portuaires, portefaix, marins et pêcheurs :

Mieux regroupés plutôt à proximité du port, ils sont aussi plus visibles, à la fois plus respectés et plus durement attaqués. Le terme de « bachin », employé le plus souvent de façon méprisante à leur égard, est encore utilisé couramment à la fin du XIXe siècle pour désigner tous les Italiens (Gastaut, 2008 : 30).

Malgré cette généralisation tardive, les *Bachins* constituent toujours un groupe bien distinct, aussi des Piémontais : ces derniers, survenus vers 1830-1850, sont employés surtout dans les entreprises de bâtiment et dans les usines, et jusqu'aux années 1880 constituent la majorité des immigrants italiens : mais à la différence des Génois, les Piémontais,

qui composent l'essentiel des cohortes ouvrières utilisées sur les grands chantiers du XIXe siècle, et plus tard dans les usines marseillaises, main d'œuvre dure à la tâche et prête à accepter les travaux les plus pénibles,

ont la tendance à se distribuer « à travers la ville » et ne disposent « le plus souvent que d'un mince réseau associatif » (Gastaut 2008 : 30).

Un véritable quartier « génois » accueillait au contraire les immigrants ligures dans la zone nord du Vieux-Port, dont il existe aussi des descriptions qui oscillent selon les auteurs (et leur volonté d'en présenter sous un jour favorable plus ou moins les habitants) entre l'évocation d'une « espèce de Ghetto immonde », (Gélu, 1856a) ou d'une sorte de « Marseille ligure » qui

occupe tout le port : elle se trouve bien au bord de la mer. Il n'y a pas d'arcades basses, fermées et populeuses, comme à Gênes la Superbe, mais il y a les petites rues étroites, les boutiques qui vendent de la *farinata*, du poisson frit et des pommes de terre transparentes comme des tranches de saucisson, et les gargotes pleines de fumée, de pipes et de loups de mer (Campolongo, 1902 : 56).



On doit néanmoins entendre cette compacité de la communauté ligure dans un sens relatif : pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle beaucoup de ces « Génois » étaient des habitants de la Riviera di Ponente employés en travaux saisonniers, qui regagnaient leur pays d'origine pour la récolte des olives ; en même temps, la présence occasionnelle d'oppositeurs politiques au régime des Savoie n'y était pas rare (tel fut le cas de Garibaldi lui-même) tout comme celle de marins et émigrés en transit pour l'Amérique, à la recherche de voies alternatives et semi-clandestines de départ pour éluder les contrôles dans le port de Gênes<sup>4</sup>.

Cette mobilité, associée à des conditions de vie difficiles et au caractère traditionnellement rebelle du prolétariat génois, provoquait avec une certaine facilité des formes de déviation sociale : le 17 juillet 1872, par exemple, après une brève mais très sanglante vie criminelle Luigi *le Bachin* Garbarino était guillotiné avec un de ses complices, qui tous avaient des noms indéniablement ligures<sup>5</sup>.

Si avant 1860 la présence « italienne » à Marseille était constituée surtout de *Bachins* et de *Babis* (les Piémontais)<sup>6</sup>, sa croissance exponentielle après l'unification<sup>7</sup> est due en particulier à l'exode massif de Toscans et de Méridionaux, de Napolitains en particulier :

une grande vague napolitaine de la fin du XIX<sup>e</sup> submerge la minorité génoise implantée depuis longtemps dans le quartier du Vieux-Port. Venant de la mer et travaillant sur la mer (pêcheurs et poissonnières, marins, dockers...), les Napolitains se regroupent dans un premier temps dans la vieille ville, à proximité du port; ils s'entassent dans des logements anciens, déjà partiellement dégradés, ils y reconstituent une société qui a ses propres valeurs, notamment familiales et religieuses, ses propres règles, ses coutumes et ses plaisirs (Gastaut, 2008 : 31).

Quand cette « invasion italienne » si durement dénoncée par des publicistes locaux va exploser<sup>8</sup>, les Génois immigrés de-

puis longtemps, présents à Marseille depuis trois ou quatre générations, étaient en bonne partie intégrés dans la population phocéenne, et participent en tout cas au procès d'assimilation linguistique par lequel des dialectophones italiens de plusieurs régions, aussi que des immigrés d'autre origine,

finissent tous par s'exprimer, plus ou moins dans cet autre dialecte, que l'on dit « marseillais » qui est autre chose que le « provençal ». Quand s'opère un regroupement familial, les enfants de toutes origines, qui se retrouvent sur les bancs de l'école, apprennent d'autant plus facilement à s'exprimer en français. Ainsi s'opère progressivement une réelle assimilation, qui se traduit sur les chantiers par une défense des intérêts ouvriers commune aux Français et aux Italiens (Gastaut, 2008: 32)<sup>9</sup>.

3. Comme dans d'autres lieux d'immigration les Génois arrivent donc à Marseille en avance, et comme dans d'autres lieux ils restent beaucoup de temps distincts des autres composantes italiennes<sup>10</sup> : ils entreprennent très vite, d'un côté, leur naturalisation, mais il ne renoncent pas, de l'autre, à la conservation de leur spécificité « ethnique », culturelle et linguistique face aux autres Italiens, ce qui ne manque de susciter de la méfiance à leur endroit et des accusations d'ambiguïté.

A l'époque à laquelle leur présence est la plus importante, sinon la plus nombreuse, dans le contexte de l'immigration italienne, tout cela se traduit dans une antipathie généralisée pour ces étrangers qui sont accusés aussi (dans un milieu hypersensible à ces thèmes : Nivelles, 1991, Bonifassi, 2003 : 149-150), de miner par leur installation l'« identité » même de la ville phocéenne.

Dans Victor Gélou (1806-1886) chanteur d'une Marseille populaire à usage exclusif de la bourgeoisie de la ville,

l'idiome natal idéalise cette société paternaliste perpétuée malgré les secousses révolutionnaires, il sert à prendre ses distances avec les étrangers confondus dans le même mépris (Merle, 2005).

On ne s'étonnera donc pas de lire, dans les notes lexicales qui accompagnent son recueil de chansons riches de références malveillantes à l'égard des Génois, des commentaires de cette teneur :

Hormis peut être à Saint-Laurent ou dans quelques-uns des vieux quartiers non encore envahis par les *Bachins*, il ne reste probablement pas à Marseille cent enfants de la ville qui sachent qu'en marseillais un ours est un *lour* (Gélu, 1856b : 399).

Quant au sobriquet de *Bachin* qui désignait la communauté ligure, Blanchet, 2004b, a souligné qu'« il n'était pas péjoratif ». La littérature et les articles de l'époque l'associent pourtant volontiers à une lecture fort conflictuelle des rapports entre Génois et Marseillais 'pur-sang'. Ceux-ci estimaient, à tort ou à raison, que la présence massive de cette main-d'œuvre à prix coûtant constituait une concurrence déloyale pour les travailleurs du terroir.

Louis Méry par exemple, dans *Lou Tambourinaire et le Menestrel* du 17 avril 1841 donne des *Bachin* un portrait collectif fort peu flatteur, dans lequel des tonalités racistes qui sont typiques de la représentation de l' 'autre' finissent pour s'étendre aux immigrants italiens tout court :

L'ouvrier Marseillais éprouve une haine instinctive contre le *Bachin*. Il flétrit de ce nom, sans en comprendre la signification, tous ses rivaux [sont] de la rivière de Gênes, pays où il n'y a pas de rivières. Le *Bachin* pullule dans les fabriques de savon, dans les raffineries de sucre, dans les chantiers de construction; il est presque toujours né à Port-Maurice ou à San-Remo. Le *Bachin* a une famille, sa femme, appelée *Ba-*

*chine*, possède une banaste ; la *Bachine* et la banaste ne se séparent jamais. La banaste est un panier d'osier fort large que la *bachine* place sur sa tête et qu'elle porte avec la grâce d'une Canéphore. La tête d'une *Bachine* est douée d'une force prodigieuse, nul poids ne la fait fléchir, et sous ce poids elle marche avec un assez agréable dandinement et une convenable vitesse. Voilà le véritable *Bachin* mâle et femelle. Mais par extension, le nom de *Bachin* est donné à tous les habitants de la péninsule italienne, depuis les Alpes jusqu'au cap Spartivento. Je n'ai jamais pu savoir si l'italien était versé d'être appelé *Bachin* à Marseille; pourtant à la manière dont ce nom lui est lancé, il peut voir que nous n'y attachons pas une idée de vénération et d'estime pour les descendants de Paul Emile et de Scipion Nasica. Au reste, l'ouvrier Marseillais se soulage parfaitement avec ce mot de *Bachin*. Es un *Bachin* ; quand il a prononcé cette phrase, il a tout dit sur l'Italien en général et le Gênois en particulier: tous les vices qu'il croit devoir reprocher à ses rivaux de la rivière de Gênes, se trouvent résumés pour lui, par ce mot de *Bachin*. Ce mot a le rare avantage de tout signifier et de ne rien dire ; car demandez à un ouvrier de notre pays ce qu'il entend par *Bachin*, il ne parviendra jamais à expliquer l'injure. Les enfants crient aux Gênois et aux Gênoises: *Bachin, Bachine*. Un membre de la société de statistique a supputé le nombre de fois que ce terme est prononcé par jour dans notre ville; il résulte de ce remarquable travail qu'à Marseille le mot de *Bachin* est journellement vociféré deux cent quarante mille fois. Le *Bachin* est presque toujours sur le point de répondre à sa manière à l'épithète qu'on lui inflige, mais il se contient et coupe son pain avec le couteau qui, dans son pays, coupe parfois autre chose. Le *Bachin* est robuste, sobre et fait acheter avec ses économies un olivier, toutes les années, près de San-Remo. Après vingt ans d'un travail de galérien, qui lui rend trente sous par jour, il a vingt oliviers et vingt enfants ; il est riche, alors, essuye sur sa figure toutes les bavures que le nom de *Bachin* y a laissées et va vivre à San-Remo, de sa récolte d'huile. Le *Bachin* a souvent l'heureuse

idée de remplacer un repas par un serrement énergique de ceinture sur le ventre; le ventre se soumet et ne crie plus. On a remarqué, sans qu'on ait pu se l'expliquer, car on ne s'explique rien dans ce monde, que la partie féminine des *Bachins* s'était notablement améliorée depuis quelques années, sur nos quais et sur notre cours. Quelques-unes ont des tailles de statues antiques et de fort belles têtes ; malheureusement ces statues antiques ne prennent pas de bains. La haine qu'on a vouée aux *Bachins* et aux *Bachines* ne viendrait-elle pas de la concurrence qu'ils font à nos ouvriers des deux sexes? Le *Bachin* est coté à un franc cinquante centimes par jour, dans une fabrique quelconque, et il travaille comme un bœuf; l'ouvrier marseillais veut gagner davantage: sans le *Bachin* ses journées seraient mieux payées...<sup>11</sup>.

Des références aux *Bachin* ne sont moins dures, comme on a déjà vu, dans les poésies et chansons (1840) de Gélou, chanteur bourgeois d'« une plèbe ignorante et superstitieuse, rétrograde et violente, chargée de faim et de haine, de cynisme et de guenilles », que l'écrivain considère avec une vision « détachée et pénétrante, bien que participante » (Garavini, 1970: 109). Plus encore que dans les textes, ce sont les notes lexicales de l'auteur qui révèlent son antipathie et celle des Marseillais en général pour les immigrés ligures :

Un *Bachin* est un Génois. Ils ont presque tous le prénom de Jean-Baptiste. Dans le dialecte de Gênes, Baptiste se dit *Bachichin*, et par abréviation *Bachin*. De là ce nom de *Bachin* qui est devenu à Marseille une injure très grave, par ce qu'il désigne un Génois, et que pour tout bon Marseillais un Génois est peu moins qu'un chien (Gélou, 1856: 330).

Cette aversion aux égards de l'étranger indigent est encore, dans Gélou, le reflet d'une conception des rapports sociaux ancrée dans une vision pré-industrielle. En effet, selon un commentateur,

Dans ce Marseille d'ancien régime, perpétué ou fantasmé jusqu'au cœur du 19<sup>ème</sup> siècle dans les relations négociants-portefaix par exemple, les relations familiales et la dépendance mutuelle des riches et des autres exclut la lutte des classes: tous les hommes se valent, et le bon sens supplée à l'éducation. Seuls sont méprisés ceux qui acceptent des emplois subalternes: domestiques, ouvriers sans qualification, dans leur grande majorité immigrés de fraîche date, gavots, *bachins*, etc. (Merle, 2005) <sup>12</sup>.

Valère Bernard (1860-1936) dans son surprenant roman *Bagatouni* (1894 ; Bernard, 2000), dont l'action est située justement dans le quartier « génois » de Marseille <sup>13</sup> essaye au contraire de récupérer, à travers l'apostolat de Niflo (une « créature évangélique comme certains personnages de Tolstol, qui vit une sorte d'utopie spirituelle », autour duquel « fourmille une Marseille d'affamés et de misérables, forêt romantique de camaïeus violents », Garavini, 1970: 151), le sens d'une solidarité entre déshérités, qui dépasse abondamment leur origine ethnique. Même le personnage du Bachin, dans cette manière,

gagné par l'exemple et les paroles impressionnantes de l'Illuminé, en était venu, lui confiant sa bourse, à faire comme lui, garder le juste nécessaire et, tout l'argent qui resterait, le donner aux pauvres du quartier (Biot, 2000).

Dans l'œuvre de Bernard, les relations entre «Italiens» et «Français» s'avèrent beaucoup plus complexes que ce que certains préjugés ne laissent à l'époque entrevoir : en particulier,

il serait d'ailleurs plus juste de dire entre Français et Piémontais, Napolitains, Siciliens, Génois, selon les régions citées dans le roman, chaque personnage étant nettement différenciés par des chansons, un parler, des vêtements spécifiques à sa région. Le vocable « italien » n'est jamais utilisé dans le

roman et est systématiquement remplacé, quelle que soit l'origine régionale du personnage (cela mérite d'être souligné), par *babi*. [...] Mais on rencontre aussi d'autres « noms d'oiseaux » comme *piafo*, *polisson*, *filou*, *rustre*, et surtout *bachin*, réservés, à l'origine, aux Génois (Felici, 2007: 95) ;

et il est très intéressant constater dans ce cas « que l'emploi de ces mots n'est pas systématiquement péjoratif, loin s'en faut » (Felici, 2007: 95) <sup>14</sup>.

Cette lecture des rapports à l'intérieur de la plèbe marseillaise remarque d'un côté la diversité d'origine, mais cherche de l'autre à adoucir le caractère frontal des oppositions de nature 'éthnique' : elle diffère beaucoup de celle de Charles Maurras (1868-1952), qui dans *Quatre nuits de Provence* (1930) insiste sur les différences nationales et régionales comme motif de conflictualité, en soulignant aussi les distinctions et les rivalités qui existaient entre les composantes de l'immigration italienne <sup>15</sup>:

Nous étions en moins bons termes, Annette et moi.

D'abord de crainte de donner ombrage à Sophie. Et aussi parce que j'étendais injustement à Annette la vague hostilité que m'inspirait son père! C'était une espèce de colosse, un type de géant tyrien qui vendait, le dimanche, à la porte de l'église, des berlingots exquis, de délicieux bâtonnets de miel torréfié, et certain sirop de réglisse auquel assurément les mouches avaient trop de part. L'aristocrate Sophie m'avait défendu de toucher à cet étalage et, pour ruiner la marchandise, décriait le vendeur dont elle me faisait d'horribles peintures.

La marmaille qui sortait de messe ou de vêpres, aussi méchante que Sophie, faisait la ronde autour du bonhomme en lui chantant le sobriquet *Pierre-Peau* qu'on lui avait décerné je ne sais pourquoi, le tout sur un vieil air :

Piaro-Pèu  
Ti boutèu

Soun plèn de sarrio  
 Piaro-Pèu  
 Ti boutèu  
 Soun plèn de savèu <sup>16</sup>.

Il les mettait en fuite du geste, mais les gamins ne manquaient pas de se venger en lui criant de loin: *Napoulitan ! Napoulitan !*

Ce reproche irritait Annette.

« Mon père n'était pas Napolitain, disait-elle fièrement. Ni-mai *bachin* (ni Piémontais) ».

*Éro Ginouvès*. Il était Génois. Curieuses distinctions entre les quartiers de noblesse des peuples de l'Italie! Sur quoi les fondait-elle? Pour Annette, un Génois était plus qu'un Napolitain ou qu'un vulgaire Piémontais. Plus même qu'un «Bachin», quoique Bachin signifie Génois, en Provence. Nos vieux proverbes assurent que, s'il faut quatre chrétiens pour attraper un Juif, il faudrait quatre Juifs pour tromper un Génois. Je n'ai jamais ouï dire que « Pierre-Peau » ait trompé grand monde (Maurras, 1930: 32-33) <sup>17</sup>.

La distinction soulignée par Maurras entre Bachin e Génois est plutôt inhabituelle mais peut-être reflétait-elle, à un'époque relativement récente, la perception d'une différence entre des Génois d'ancien enracinement (les Bachin), et des immigrés de nouvelle arrivée, porteurs d'une conscience nouvelle de leur différence ; en tout cas, ces distinctions se délayent dans la mémoire collective des derniers protagonistes et des spectateurs d'une immigration qui est désormais absorbée complètement à l'intérieur de la définition collective d'une « identité » marseillaise destinée à son tour, par l'occurrence d'autre presences, à solliciter des regards retrospectifs dans le même temps où elle doit se formuler d'une manière nouvelle.

Des *Bachin* de Marseille reste depuis lors un souvenir quasi nostalgique, comme dans l'esquisse récemment composée par René Merle, qui a su capturer avec une certaine ef-



ficacité une phase de passage dans l'histoire de leur intégration :

Il a fait son lundi, peut-être pour la dernière fois, avec ses trois collègues. Deux maçons, un garçon boulanger. Des Gavots. Pour eux, il est « le Ganchou ». Avant, c'était « Bachin ». Qui il était ? Un « bachin », un Génois, un moins que rien... Celui qui vient voler le travail aux « vrais » Marseillais. Celui que les soldats revenus de Crimée agressaient : « Pendant que les Français se font trouer la peau là-bas, toi tu viens sauter leurs femmes... ». Mais depuis cette bagarre monstrueuse où il avait sorti son crochet, c'est « le Ganchou ». Une dizaine de nervis qui étaient tombés sur les trois de la table voisine, à la guinguette. « Pas de Gavots ici... » Sa peur qui lui disait « n'y va pas n'y va pas ». Mais il ne pouvait pas les laisser massacrer, même s'il ne les connaissait pas... Il sortait du travail, il avait son crochet, et il s'en était servi... Il avait fait le vide. Depuis ils sont collègues.

Maintenant c'est David qui chante, avec la voix de fausset qu'il prend quand il joue Misé Blesquin : « Van démouli leis vieis quartiers ! Que devendra lou paoure mounde ! L'a toujours qouqu'un que lou tounde En li dian qu'es soun intérêts... »<sup>18</sup>.

- Ooù le Ganchou, tu t'en vas ? -. Oui, il s'en va, ça il ne peut plus le supporter. On va démolir le quartier pour percer cette rue impériale ! À peine en ménage, à peine installé il va falloir déguerpir... Qu'est-ce qu'on lui donne, un an, deux ans de sursis ? En 62 au plus tard il sera mis dehors... Il va falloir trouver quelque chose, peut-être du côté d'Arenc, là où les maisons grises montent sur les prés et les jardinages, là où les ruisseaux des lavandières et les guinguettes ne seront bientôt plus qu'un souvenir. Quelque chose de pas cher en tout cas.

Il est sorti du Casino, il a laissé la foule du dimanche, il est parti à grandes enjambées vers Saint Jean, sous les beauprés qui s'avancent sur le quai, il a longé ce fouillis des mats, de figures de proues, ce bazar de baraques, d'échoppes,

d'étalages, et ces odeurs, ces pavillons, ces têtes et ces costumes de tous les pays où il n'ira jamais.

Sur le quai d'en face, il voit les voiles des bateaux sur lesquels il ne travaillera plus désormais, ceux que l'on vide de leur blé pour les remplir de savon. Il ne fera plus trembler la planche le dos plié sous le poids... Fini d'être le bon «ribeiro» des maîtres portefaix. Leur société bat de l'aile, elle va crever... Mais il ne les plaint pas, ils ont mis du bien au soleil, la maison en ville et le cabanon au Roucas blanc... Mais voilà, maintenant ils ne pourront plus se passer le métier de père en fils. Devant lui, il voit le Pharo, ce palais qui monte, pour l'Empereur soi-disant... Il a tourné le fort et maintenant il arrive au bassin de la Joliette. Huit ans déjà qu'il est ouvert, un autre monde. Les vapeurs, les remorqueurs, les barges qui accostent et le défilé incessant des charrettes. Au delà, il y a cette jetée qui s'allonge, qui s'allonge, le Lazaret, et Arenc... C'est le progrès. Ils ont amené le train, ils ont amené l'eau, maintenant ils révolutionnent le port. « Ils », c'est les Gros, des gens qu'il ne connaîtra jamais, des gens qui viennent d'ailleurs. Toujours plus de bateaux, qu'il faut décharger au plus vite, toujours plus de marchandises, qu'il faut entreposer et surveiller... Fini les portefaix qui refusaient les machines pour assurer l'emploi des porteurs, et qui croyaient à tout jamais réceptionner les marchandises... Il voit les bâtiments neufs de la compagnie des docks et entrepôts. Quatre ans, cinq ans qu'ils sont là. Quatre ans, cinq ans qu'il hésite entre son maître portefaix et ces nouveaux maîtres... Et maintenant la société des embarcadères de servitude, qui vient de naître... Voilà, demain il sera là, dans la file d'attente, il aura encore le ganchou à la main, le crochet. Il attendra l'embauche, homme à tout faire si on veut bien de lui. C'est eux qui décident, ils ont le monopole du déchargement dans leur concession. Il sera dans la file. Bachins devant, bachins derrière, chacun pour soi, Dieu pour tous, en le priant qu'il vous garde un dos solide. Pour le moment, chacun pour soi... Pour le moment seulement (Merle, 2006).

4. D'après la narration de René Merle, donc, *Bachin* est désormais un terme de mémoire, lié à un passé où le souvenir de l'ancienne communauté génoise paraît se situer hors du temps et devient inséparable de celui des autres composantes de la communauté italienne qui, par paradoxe on joua un rôle dans la perte de son originalité. Mais en même temps le mot est philologiquement récupéré dans son signifié original car il est referé explicitement à un personnage génois: c'est le signe que la *tradition* locale a su conserver, après de nombreuses années, après que *Bachin* ait risqué de se transformer en un sobriquet renvoyant à tous les immigrés en général, un lien précis entre ce mot et son signifié 'éthnique' originaire.

Cette dynamique entre extension et spécification n'est pas inconnue, on le verra, dans le cas de bien d'autres appellatifs référés aux membres des communautés d'exilés génois: il reflète probablement des motifs de nature extra-linguistiques (la priorité dans l'enracinement détermine une « génoisité » qui s'étend aux nouveaux venus), mais peut-être aussi un savoir étimologique diffusé, qui lie facilement ces mots au souvenir de leur provenance.

L'origine du mot proposée par Gélou quand il était encore de grand diffusion dans l'usage, faisait probablement partie des lieux communs du milieu populaire marseillais, et elle a été reprise par Mistral :

*Bachin, -ino, s.* Sobriquet qu'on donne aux Génois qui viennent travailler à Marseille. « Les Génois ont presque tous le prénom de Jean-Baptiste : dans le dialecte de Gênes, Baptiste se dit *Bachichin* et par abréviation *Bachin* » (V. GELU). *Parla bachin*, patois de Gênes. *La counouissès pas la Bachino / Que rèsto à la plaço Vivau ?* (J. Lejourdan) (Mistral, 1878-1886 : I, 203) <sup>19</sup>.

Comme beaucoup d'autres lieux communs, cette étymologie peut être largement acceptée à la suite d'une longue tradition qu'identifie les Génois (et tous les habitants de la Ligurie par extension) avec le prénom Jean-Baptiste : c'est

au XIX<sup>e</sup> siècle en particulier que les attestations littéraires et documentaires qui lient le prénom *Giovambattista* et son hypochoristique ligure *Baciccia* au milieu génois deviennent plus significatives. Charles Dickens par exemple, dans ses *Pictures from Italy* (1844, publiés en 1846), refère une observation qui remonte à son séjour dans la capitale de la Ligurie, où

... great numbers of the common people are christened Giovanni Baptista, which latter name is pronounced in the Genoese patois « Batcheetcha », like a sneeze. To hear everybody calling everybody else *Batcheetcha*, on a Sunday, or festa-day, when there are crowds in the streets, is not a little singular and amusing to a stranger <sup>20</sup>.

Le même Dickens individue correctement les raisons de cette popularité, liée au culte du Précurseur, dont les reliques sont conservées dans la cathédrale de San Lorenzo à Gênes <sup>21</sup>. Pour cette raison Saint Jean-Baptiste est vénéré depuis longtemps comme le patron principal de Gênes. Au XIV<sup>e</sup> siècle cette prérogative était considérée comme un élément de fort prestige pour la ville et ses habitants :

Zenoa bem se de' alegrare,  
chi a lo tesoro sì precioso  
como è lo to corpo dignitoso,  
or debi per Zenoa pregare <sup>22</sup>.

Un texte du siècle successif, attribué à l'humaniste Iacopo Bracelli (1390-1466) confirme à son tour le lien qui existe entre le mémoire de ce saint et la métropole ligure et ses habitants :

Lo corpo del Batesto à dignato starssi  
Cum Genueissi tra homini del mundo,  
In loro aiuti sopra tuti li altri <sup>23</sup>.

Ces témoins entre autres, donnent la raison de la fortune du prénom *Jean-Baptiste* à Gênes, qu'on peut vérifier d'une manière ponctuelle par sa fréquence historique et actuelle dans l'onomastique personnelle génoise à tous les niveaux sociaux, attribué soit à des individus de sexe masculin (dans les variantes *Giovambattista*, *Battista*, *Giovanni Battista*, *Gio Batta* etc.)<sup>24</sup> ou féminin (dans la forme *Battista*)<sup>25</sup>.

À son tour, la forme génoise (sans compter les variantes composées avec *Jean*) est *Battista* invariable au masculin et au féminin, avec ses variantes, antiquée et rurale, *Battesto / -a*<sup>26</sup>, ou abrégée, *Batta*<sup>27</sup>. Mais à partir du XVII<sup>e</sup> siècle du moins, s'est affirmé la forme altérée *Baciccìa* avec d'autres hypocoristiques et diminutifs, tel que *Baciccìn*<sup>28</sup> : dans la littérature en génois *Baciccìa* est présent pour la première fois, que je sache, dans la première moitié de ce siècle<sup>29</sup>.

La forme *Baciccìa* n'a aucune motivation d'ordre phonétique : elle naît évidemment comme variante affective, propre peut-être du langage des enfants, mais elle se popularise bientôt, aussi pour sa valeur phonosymbolique, et va perdre tout à fait sa connotation de sobriquet, pour se convertir, dans l'usage génois courant, en prénom à part entière.

5. L'histoire de l'identification collective des Génois par le prénom *Baciccìa* paraît remonter à son tour au XVII<sup>e</sup> siècle, quand le peintre ligure Giovan Battista Gaulli (1639-1709), actif surtout à Rome, était connu dans cette ville avec le surnom *il Baciccìo* (« che così in nostra genovese favella era comunemente denominato », Ratti, 1769 : II,75) : étant utilisé hors des confins de la Ligurie, il avait déjà, évidemment, une connotation 'éthnique'.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Piémontais aussi avaient adopté le prénom *Baciccìa* pour indiquer les Génois, en réponse aux appellatifs (très forts pour la plupart) que les Ligures utilisaient à son tour pour identifier ces voisins : un sunnet de propagande relatif à la guerre du 1746 est écrit en génois macaronique par un auteur sûrement piémontais avec le titre *O scorno de' Bacciccini* (« La honte des *Bacciccini* ») qui iden-

tifie, avec ce nom, l'ensemble des habitants de la République de Gênes (Scriba, 1881) : cette utilisation par les populations limitrophes est confirmée, dans des temps plus récents, par les recherches du dialectologue Hugo Plomteux<sup>30</sup> ; au même temps, la valeur phonosymbolique du mot et son rapprochement avec *ciccia* « graisse » ont produit en Italie du Nord une extension du signifié dans le sens de « homme gras, paresseux, cagnard » (Battisti – Alessio, 1950-1957 : I,397)<sup>31</sup>. Une auto-identification collective des Génois comme *i Baciccia* se vérifie tardivement et n'a pas eu du succès : la tentative locale de créer un véritable personnage de comédie avec ce nom (la Ligurie, à différence d'autres régions italiennes, n'a pas de tradition dans ce sens), est limitée à un texte du dramaturge jésuite (1830-1911) Luigi Persoglio (Persoglio, 1893, cfr. Toso, 2009 : VI,155-159).

Au contraire, le sobriquet *Baciccia* utilisé pour indiquer les Génois s'est enraciné dans l'usage en Argentine et particulièrement à Buenos Aires, où les modalités d'implantation de la colonie ligure ont été, on l'a déjà observé, pour certains aspects très semblables à celles qui ont caractérisé la présence des *Bachin* à Marseille (Toso, 2005b) : on constate là-bas un certain usage du prénom entre émigrés et descendants d'émigrés<sup>32</sup>, mais, ce qui est plus important, les dictionnaires du *lunfardo* et de l'espagnol du Rio de la Plata enregistrent d'une manière systématique le mot *Bachicha* pour indiquer les Génois ou comme sobriquet qui s'est étendu aux Italiens en général, qui d'une manière massive, provenant de tout le pays, se sont agrégés à la première vague de l'immigration génoise<sup>33</sup>. Même pour cette raison le parallèle avec le cas de Marseille est évident aussi ; sans compter que *Bachicha* est un mot bien documenté, avec une certaine variété de signifiés en Uruguay<sup>34</sup>, au Chili<sup>35</sup>, en Equateur<sup>36</sup> et dans d'autres pays de l'Amérique Latine<sup>37</sup>.

6. L'usage du sobriquet *Bachin* pendant le XIX<sup>e</sup> siècle paraît donc lié à l'histoire de l'identification des Génois par le prénom *Baciccia* (surtout dans des contextes d'émigration et de

colonisation), et son interprétation traditionnelle trouve dans cet usage des correspondances ponctuelles.

Si d'un point de vue strictement étymologique la question ne pose pas de problèmes, il reste à préciser (mais tout considéré, ce n'est qu'un détail peu significatif) si la forme du provençal et du français régional est une sorte d'abréviation du diminutif *Bacicin*, comme soutenaient Gélou et Mistral, ou si on doit penser plutôt à un diminutif de la variante *Bac(c)i*, qui à son tour, on l'a vu, est présente dans la tradition génoise, y jouant toujours un certain rôle identifiant<sup>38</sup>.

A ce propos il faut souligner que la variante *Bacci* se considère aussi à la base des noms de famille *Bacci*, *Baccini* e *Baccino* (Caffarelli – Marcato, 2008 : 124-125) du moins quant à leur diffusion dans l'aire ligure (*Baccino* est presque endémique de la zone de Savone) : ce que nous fait incliner plutôt vers une dérivation de la forme abrégée que du diminutif *Baciccin*.

7. On a déjà rencontré (note 14) d'autres sobriquets qui pour le passé étaient en usage à Marseille, en concurrence avec *Bachin*, pour indiquer les Génois. Des informations incontrôlables, sur le web, attribuent aux Ligures en particulier, à l'origine de son usage, même le sobriquet de *cacou*, qui aurait désigné « à la base et de façon péjorative les immigrés italiens, souvent originaires de Gênes, au XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>39</sup>, et qui aujourd'hui a le signifié assez générique de « quelqu'un de douteux avec un fort look »<sup>40</sup>, et de « frimeur, fanfaron. Un *cacou* est soit un petit voyou, soit un frimeur : *en voilà une voiture de cacou* »<sup>41</sup>.

A la différence de *Bachin*, l'ancienne attribution aux Génois de ce sobriquet ne peut compter sur une documentation historique, et même si l'article cité de la *Wikipédia* affirme (sans mentionner le lieu précis) que « selon Victor Gélou, le mot viendrait du diminutif génois du prénom *Francesco* soit *càcu* », on suppose que son auteur ait confondu ce mot *cacou* avec la forme *quècou* « voleur », glosé par Gélou comme

diminutif Génois de *Francesco*. Dans leur haine sauvage contre les *Bachin*, les Marseillais de la vieille souche ont trouvé piquant de faire de ce prénom, très commun chez les Liguriens, le synonyme de voleur (Gelu, 1856b : 334).

Le mot *cacou*, qui très probablement s'est diffusé de façon récente car on ne le retrouve pas dans les répertoires du provençal du XIX<sup>e</sup> siècle ni dans les recueils récents de régionalismes, n'a jamais été référé aux Génois en particulier : même *quècou*, si est peut-être une forme d'origine génois, comme soutenait Gelu (mais il faut avouer que la forme *Checco* n'est pas exclusivement ligure), dans son signifié de « voleur » ne paraît associé à une détermination 'éthnique' en particulier. Quant à l'association de *cacou* à l'ancien français *cagou* (1436), *cagot* (sec. XV) qui signifiait à l'origine « lépreux blanc » (Dubois - Mitterrand – Dauzat, 1998: 113), elle me paraît douteuse soit du point de vue de la sémantique (tout en considérant la complexité de l'histoire de ces formes), soit pour la phonétique, car l'absence de sonorisation de *-k-* plaide plutôt pour une provenance italienne.

À ce propos il faut probablement instituer un parallèle avec l'italien populaire *càccaro*, qui n'est pas recensé dans les dictionnaires mais qui a un signifié à peu près identique à celui du mot marseillais, de « personne qui aime faire parade d'un luxe excessif, qui se comporte d'une manière sans tenue et rustre » : ces caractéristiques sont attribuées, dans l'usage qu'on fait de ce mot en Italie du Nord, aux personnes originaires des régions du Sud de la Péninsule. On observera aussi des parallèles dialectaux, comme dans le cas du sicilien *ca-caruni* « vaniteux » (Piccitto, 1977-2002 : I,503), du toscan *càccaro*, *càchero*, du monferrin *càcara* « blague », du vénitien *càcare* « bavardage » (d'un thème phonosymbolique *kak(k)*-selon Pfister, 1979ss. : IX,229), ou du romagnol *caçaròn* « ce qui parle avec animation de choses vaines étant un incapable », toscan *càccole* « bavardage », napolitain *càchera* « sornette, blague », de *cacca* (Pfister, 1979ss. : IX,369).



8. Peut-être *cacou* fait partie de cette poignée de mots argotiques et dialectaux qui sont entrés dans le *slang* marseillais pendant les dernières phases de l'immigration italienne : si j'ai insisté sur son histoire en particulier, c'est surtout pour introduire un thème significatif, en conclusion de ces notes, sur les vicissitudes linguistiques des Génois à Marseille. A la différence que dans d'autres contextes où l'on peut documenter une forte immigration ligure, il semble que les *Bachin* n'aient pas introduit un héritage lexical important dans la langue qu'ils ont fini par adopter.

Il est vrai qui manque à ce propos une enquête systématique, surtout en diacronie : mais le cadre des italianismes, qui sont relativement nombreux dans le dialecte et dans le français régional de Marseille (Blanchet-Gasquet Cyrus, 2004, Blanchet, 1991), ne laisse pas entrevoir un apport génois particulièrement significatif : on compte beaucoup de mots qui ont une diffusion très large en Italie ou qui sont plutôt connus de temps en temps dans l'aire meridionale ou septentrionale : on a déjà vu par exemple que la forme *quècou* attribuée par Gélou au génois en particulier est un hypochoristique de diffusion très large, et on peut dire le même d'un mot comme *chiapacan*, *tchiapacan* (que Blanchet, 1991 : 35 attribue au piémontais, mais qui pourrait être aussi tant ligure que lombard...), sans compter qu'il y a beaucoup de mots que le fond lexical du provençal partage avec les dialectes de l'Italie du Nord-Ouest et de la Ligurie, et qui ont un aspect phonétique semblable dans tous ces idiomes<sup>42</sup>.

Certes, si les attributions traditionnelles ont une valeur significative<sup>43</sup>, il est bien possible que le commentaire de Gélou sur *quècou* révèle en connaissance de cause un lien de ce mot avec le milieu ligure en particulier, ou que l'on doit considérer *chiapacan* comme un mot piémontais, pour le fait en particulier que « cette activité était en général menée par des immigrés piémontais pauvres » (Blanchet, 1991 : 35-36) : si on admet ce procédé, on peut alors référer au génois même le mot *menestro* « potage à la julienne, des Génois » selon Gélou, 1856b, ou *gnòqui genovesa*, qui sont originaires « d'Italie,

notamment de la région de Gênes d'où les travailleurs immigrés nous les ont amenés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au commencement du XX<sup>e</sup> siècle »<sup>44</sup> ; et on peut même adjoindre à la série de mots d'origine génoise relatifs à l'alimentation un terme comme *panisso, panisse* «pâte de farine de pois-chiche que l'on vend en tranches et que l'on consomme frite» (Blanchet, 1991 : 83) : en effet ce n'est pas seulement le nom, mais aussi ce mets dans son usage traditionnel qui trouve pleine correspondance en Ligurie plus qu'ailleurs (Petracco Sicardi – Toso, 1985-1992 : 25).

On peut considérer plus sûre l'attribution au ligure du mot *cado* « crêpe de farine de pois-chiche », connu à Toulon en particulier et francisé en *cade* (Blanchet, 1991 : 30) : ce mets correspond à la *farinata (fainâ)* génoise, qu'on a vu diffusée à Marseille selon Campolonghi, 1902 : il s'agit d'un plat populaire très présent dans tous les contextes d'immigration ligure des siècles XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> : par exemple à Buenos Aires (où il conserve le nom *fayná*), où à Nice (où le nom local, *soca*, Blanchet, 1991 : 103, est emprunté d'une autre forme ligure *a sciòcca*, Casaccia, 1876 : 676) ; et même à Gibraltar, où il a assumé le nom espagnol de *calentita*. Ce dernier trouve une correspondance parfaite avec le baptême provençal, et nous aide à reconnaître son origine génoise : *cado* en effet n'est que la forme phonétique génoise pour «chaude» (*câda*, provençal *caudo*), et les dénominations de Gibraltar et de Toulon s'expliquent avec facilité, par le fait que la *farinata*, pour être appréciée, doit être consommée bouillante.

La spécialisation sémantique de l'adjectif ligure « chaud » qui en vient à désigner un certain plat en particulier, suggère que certains mots génois ont été modifiés dans leur signifié en langue argotique, tout en perdant complètement le sens original : il s'agit d'un phénomène que l'on trouve dans les ligurismes du *lunfardo* en Argentine, où très souvent on reconnaît un mot génois pour son signifiant, alors que le signifié a tout à fait changé.

Le mot marseillais *massacan* par exemple, signifie d'un côté « bloc de pierre » (Blanchet, 1991 : 75), « caillou brut »

(Gélu. 1856b), mais il vaut aussi « lourdaud, butor, maladroit, stupide », ce qui est une insulte : si dans son premier signifié le mot appartient à une tradition locale ancienne et très bien documentée (Von Wartburg, 1922ss : VI 511b, 513b), c'est seulement dans l'aire liguro-provençale que ce mot à l'origine peu connue est passée à partir du Moyen Âge à désigner un métier, celui du « maçon » (Plomteux, 1975 : 644, Petracco Siccardi – Toso, 1985-1992 : II,153). Il faut donc penser que le deuxième signifié est, à Marseille, le résultat du passage du mot génois à indiquer non plus le « maçon » en général, mais un travailleur maladroit ou incompetent, celui qui acceptait de s'employer pour un salaire très modéré<sup>45</sup>.

En tout cas, on peut affirmer qu'au faible prestige social des Génois correspond, dans le Marseille du XIX<sup>e</sup> siècle, une faiblesse substantielle de leur idiome : le génois était bien sûr la langue de l'usage familial et communautaire dans ce groupe fermé, mais il ne s'étendait à ceux qui entraient en contact avec ses locuteurs, même quand il aurait pu représenter un argot technique et professionnel, comme à Buenos Aires dans le milieu portuaire, ou à Gibraltar entre les pêcheurs.

Tout cela nous explique, en effet, que l'unique mot technique emprunté au génois par le marseillais soit *gantchou*, un substantif qui à l'origine indiquait un accessoire typique des portefaix du port, dont l'usage (propre et impropre...) vient décrit dans le conte de René Merle et dans cette détaillée définition de l'article cité de *Wikipédia* :

Le *gantchou*, à l'époque où les dockers, les livreurs portaient les sacs de farine, de blé ou de charbon sur le dos, était un gros crochet de fer très acéré et muni d'une poignée perpendiculaire, qu'on plantait dans la gorge du sac pour le saisir et le soulever ; le *gantchou* était porté en permanence dans la large ceinture de flanelle que les travailleurs de force enroulaient autour de la taille pour protéger les vertèbres lombaires qu'on appelait *tayolle*, il servait souvent d'arme en cas de bagarre ou d'agression.

La correspondance totale avec les usages diffusés dans le port de Gênes et l'aspect phonétique qui renvoie à l'aire ligure (pour le *-ou* finale atone en particulier), nous laissent penser que ce mot à l'origine mal connue, mais de très diffusé dans la Méditerranée <sup>46</sup>, soit pénétré dans le dialecte de Marseille par le milieu des portefaix génois.

9. A son tour, l'émigration de retour n'a pas introduit dans le lexique génois un contingent significatif de mots marseillais : à l'arrière-plan d'une osmose lexicale ancienne et constante entre Provence et Ligurie, on reconnaît un mot seulement, actuellement diffusé dans l'argot des travailleurs du port de Gênes, que l'on peut lier avec une certaine probabilité à l'histoire des *Bachin*.

Dans les ports ligures le *cagnarù* est une « toile cirée » ou un « vêtement imperméable » (Cuneo - Petracco Sicardi, 1997 : 74, 131, 148); il est une « bâche sur l'écoutille ou sur une passerelle » à Savone (Besio, 1996 : 33) et à Carloforte (communauté de langue tabarquine en Sardaigne) il indique une « tente, une bâche que l'on pose sur les cargaisons libres quand le navire est amarré, pour les protéger contre le soleil » (Toso, 2004 : 369); l'empan du mot est très inhabituel, ce qui fait soupçonner qu'il soit une adaptation du provençal *cagnard* « qui désigne un endroit exposé au soleil et abrité du vent, appelé ainsi parce qu'il rendait *cagnard*, c'est à dire paresseux, engourdi, somnolent » <sup>47</sup>, mais, ce qui plus importe ici, « la cabane en tôle exposée en plein soleil, qu'on utilisait dans les régiments disciplinaires de la légion et des régiments d'Afrique, pour enfermer les punis et les prisonniers » (*Wikipédia*, cit.).

Cette dernière acception fait penser à une ancienne spécialisation du mot provençal dans le milieu portuaire marseillais, indiquant une toile cirée utilisée dans des lieux « cagnards » pour abriter les marchandises: ce signifié s'est donc diffusé en Ligurie, où il a développé d'autres spécialisations.

10. Le bilan linguistique de la présence des *Bachin* génois à Marseille dans le XIX<sup>e</sup> siècle n'est donc particulièrement significatif, à la différence de celui d'autres minorités « portuaires » ligures de la même période. La dévaluation sociale des immigrés et la reactivité du milieu urbain environnant est fortement corrélée à la spécialisation professionnelle qui les caractérisait : dans d'autres contextes immigratoires ce facteur a favorisé l'adoption du génois comme argot technique par ceux appartenant à d'autres groupes ethniques, ce qui a permis la transmission à la langue locale d'un nombre significatif d'emprunts ligures.

À son tour, l'immigration à partir des autres régions italiennes, qui s'est produite après la vague génoise, a eu pour conséquence le délayage du marquage linguistique (et pas uniquement linguistique) génois dans une « italianité » plus générique, où la composante ligure est restée peu visible, tandis que (comme l'a bien montré Blanchet, 2004b) la capacité d'assimilation du milieu local a favorisé à son tour l'assomption de cette « italianité » en tant que composante essentielle dans la formulation de l'« identité » marseillaise contemporaine.

Le cas du surnom de *Bachin*, enduré comme une honte quand son usage était vivant, peut servir aujourd'hui pour souligner, par une mémoire retrouvée qui lui donne désormais une valeur affective, les enseignements qu'offre l'histoire « immergée » et difficile d'une intégration, histoire qui reste riche d'enseignement pour la réalité contemporaine et pas uniquement sur le plan linguistique.

Fiorenzo Toso  
Université de Sassari

### Bibliographie

- ABAD DE SANTILLÁN, D. (1976), *Diccionario de Argentinismos de ayer y de hoy*, Buenos Aires, Tipografía Editora Argentina
- ACCAME, P. (1888), *Frammenti di laudi sacre in dialetto ligure antico*, dans « Atti della Società Ligure di Storia Patria », 19, pp. 547-572
- APROSIO, S. (2001-2003), *Vocabolario ligure storico-bibliografico*, Savona, Società Savonese di Storia Patria
- ARCHER, E.G. (2006), *Gibraltar, Identity and Empire*, London, Routledge
- ARRAZOLA, R. (1953), *Diccionario de modismos argentinos*, Buenos Aires, Editorial Colombia
- BAGNASCO, R. - BOCCALATTE, N. - TOSO, F. (éds., 1997), *La raxone de la Pasca. Opus aureum et fructuosum*, Recco, Le Mani
- BARNABA, E. (1994), *Aigues-Mortes, una tragedia dell'immigrazione italiana in Francia*, Torino, Edizioni Edit Service
- BATTAGLIA, S. (1961-2002), *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino, UTET
- BATTISTI, C. - ALESSIO, G. (1950-1957), *Dizionario etimologico italiano*, Firenze, Giunti-Barbèra
- BECCARIA, G.L. (éd., 2009), *Lingue e linguaggi*, vol. II de *La Cultura Italiana* diretta da Luigi Luca CAVALLI SFORZA, Torino, UTET 2009
- BERNARD, V. (2000), *Bagatóni (1894) édition bilingue, traduction française de Paul Souchon (1902)*, Nice, Alandis
- BESIO, G.B.N. (1996), *Dizionario del dialetto savonese*, Savona, Edizioni Liguria
- BIOT, A. (2000), *Valère Bernard utopiste*, <http://www.abacoc.net/Recherche%20PDF/Bernard.pdf>, vérifié 11 juillet 2010
- BLANCHET, P. (1991), *Dictionnaire du français régional de Provence*, Paris, Bonneton
- BLANCHET, P. (2004a), *Le parler de Marseille et de Provence*, Paris, Bonneton
- BLANCHET, P. (2004b), *Destructuration et restructuration des identités culturelles : les exilés italiens en Provence dans la première partie du XXe siècle*, dans « Dialogues politiques. Revue

- Plurielle de Science Politique », <http://www.la-science-politique.com/revue/revue3/fichier14.htm>
- BLANCHET, P. - GASQUET CYRUS, M. (2004), *Le marseillais de poche*, Channevière-sur-Marne, Assimil France
- BONIFASSI, G. (2003), *La presse régionale de Provence en langue d'Oc : des origines à 1914*, Paris, Presses de l'Université
- CAFFARELLI, E. (2009), *L'onomastica personale*, dans BECCARIA 2009: 269-331
- CAMPOLONGHI, L. (1902), *Una vita d'esilio*, Savona, Tip. Ligure
- CASACCIA, G. (1876), *Dizionario genovese-italiano. II ed.*, Genova, Schenone
- CAVALLI, G.G. (1745), *Cittara Zeneize [...] ricorretta, accresciuta e presentata al Serenissimo Lorenzo de Mari...*, Genova, Franchelli
- CAVILLA, M. (1978), *Diccionario Yanito*, Gibraltar, Medsun
- CHERUBINI, F. (1839-1843), *Vocabolario milanese-italiano*, Milano, Imperial-Regia Stamperia
- CHIAPPARA, E. (1978) *Lexicón Lunfa*, Montevideo, in proprio
- CHIORBOLI, J. (éd., 1991), *Corti 90. Actes du colloque international des langues polynomiques (Université de Corse, 17-22 septembre 1990)*, Corti, Université
- CINEL, D. (1982), *From Italy to San Francisco. The immigrant experience*, Stanford, Stanford University Press
- COROMINAS, J. (1967), *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*, Madrid, Gredos
- CORTELAZZO, M. - ZOLLI, P. (1979-1988), *Dizionarioetimologico della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli
- CUNEO, M. - PETRACCO SICARDI, G. (1997), *Vocabolario delle parlate liguri. Lessici speciali 2, II, Mare, pesca e marineria*, Genova, Consulta Ligure
- DE MAURO, T. (1999), *Grande dizionario italiano dell'uso*, Torino, UTET
- DUBOIS, J. - MITTERRAND, H. - DAUZAT, A. (1998), *Dictionnaire étymologique et historique du français*, Paris, Larousse
- DUROSELLE, J.B. - SERRA, E. (éds., 1978), *L'Emigrazione italiana in Francia prima del 1914*, Milano, Franco Angeli
- FELICI, I. (1996), *Marseille et l'Invasion italienne vue par Louis Bertrand. «Ribattiamo il chiodo»*, dans « Babel. Revue de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var », 1, pp. 103-131

- FELICI, I. (2007), *Chemins politiques et littéraires de l'émigration italienne à l'émigration en Italie*, Synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches, Université la Sorbonne Nouvelle, Paris3
- FRISONI, G. (1910), *Dizionario moderno genovese-italiano e italiano-genovese*, Genova, Donath
- FUKASAWA, K. (2000), *Les lettres de change et de commerce du Levant au XVIIIe siècle*, dans MARZAGALLI - BONIN 2000, pp. 61-80
- GAIDOZ, H. - SEBILLOT, P. (1884), *Blason populaire de la France*, Paris, Librairie L. Cerf
- GAMBERINI, L. - PONTE, G. (éd., 1998), *Intermezzo a 3 con violini in lingua genovese*, Genova, La Quercia
- GARAVINI, F. (1970), *La letteratura occitanica moderna*, Firenze, Sansoni-Accademia
- GASTAUT, Y. (éd. 2008), *Enquête ACSE. Histoires et mémoires des migrations en région. Provence-Alpes-Côte d'Azur. Récit historique*, Paris, Agence Nationale pour la Cohésion Sociale et l'Égalité (<http://barthes.ens.fr/cliio/acsehmr/pacar.pdf>, vérifié 10 juillet 2010)
- GELU, V. (1856a), *Nouvè Grané*, (édition électronique, <http://sites.univ-provence.fr/tresoc/libre/integral/libr0282.pdf>, vérifié 10 juillet 2010)
- GELU, V. (1856b), *Chansons provençales de V.G. Deuxième édition considérablement augmentée*, Marseille, Laffitte et Roubaud 1856
- GIULIANI BALESTRINO, M.C. (2000), *L'Italia fuori dall'Italia. Gli Italiani in Cile*, Genova, Bozzi
- GOBELLO, J. - OLIVIERI, M.H. (2004), *Novísimo diccionario lunfardo*, Buenos Aires, Corregidor
- GOURDIN, P. (2008), *Tabarka. Histoire et archéologie d'un préside espagnol et d'un comptoir génois en terre africaine (XVe - XVIIIe siècle)*, Rome, École Française
- GRIBAUDO, G. (1996), *Ël neuv Gribàud. Dissionari piemontèis*, Torino, Piazza
- IVE, A. (1882-1885), *Prose genovesi della fine del secolo XIV e del principio del XV*, dans « Archivio Glottologico Italiano », 8, pp. 1-97
- KRAMER, J. (1986), *English and Spanish in Gibraltar*, Hamburg, Buske
- LECCESE, A. (éd., 1997), *Italy in Mind. An Anthology*, New York, Powers



- LEMONS RAMÍREZ, G. (1922), *Ensayo de lexicografía ecuatoriana*, Guayaquil, Colegio Nacional V. Rocafuerte
- LOPEZ, R. - TEMIME, E. (1990), *Migrance. Histoire des migrations à Marseille. 2, L'expansion marseillaise et «l'invasion italienne» (1830-1918)*, Aix-en-Provence, Édisud, 1990
- MARCENARO, G. (1987), *Viaggiatori stranieri in Liguria*, Genova, Janua Editrice
- MARZAGALLI, S. - BONIN, H. (éd., 2000), *Négoce, Ports et Océans. XVIe-XXe siècles. Mélanges offerts à Paul Butel*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux
- MAURRAS, C. (1930), *Quatre nuits de Provence* (édition électronique, <http://maurras.net/textes/2.html>, vérifié 10 juillet 2010)
- MEO ZILIO, G. (1963-1964), *Genovesismos en el español rioplatense*, in « Nueva Revista de Filología Hispánica », 17, pp. 245-263
- MERLE, R. (2005), *Victor Gelu: Chansons provençales et françaises, 1840. La Parole de l'Enfant Prodige, ou du Réalisme Marseillais*, in OBRADORS OCCITANS EN PROVENÇA 2005
- MERLE, R. (2006), *Le Ganchou, nouvelle*, in AA.VV., *De mer, de pierre, de fer et de chair. Histoires du Port Autonome de Marseille*, Marseille, Cheminements (édition électronique, [http://www.rene-merle.com/article.php3?id\\_article=180](http://www.rene-merle.com/article.php3?id_article=180), vérifié 10 juillet 2010)
- MEYER-LÜBKE, W. (1972), *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter (V ed.)
- MILZA, P. (1978), *L'intégration des Italiens dans le mouvement ouvrier français à la fin du XIXe et au début du XXe siècle: le cas de la région marseillaise*, in DUROSELLE - SERRA 1978, pp. 171-207
- MILZA, P. (éd., 1986), *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, Rome, École Française
- MISTRAL, F. (1878-1886), *Lou tresor dóu felibrige ou dictionnaire provençal-français...*, Aix-en-Provence, Veuve Remondet-Aubin
- NIVELLE, N. (1991), *Comment au XIXème siècle les «Marseillais pur sang» parlaient de leur langue*, dans CHIORBOLI 1991, pp. 355-360
- OBRADORS OCCITANS EN PROVENÇA (2005), *Cahiers critiques du patrimoine. Victor Gelu*, <http://sites.univ-provence.fr/tresoc/presso/integral/pres0259.pdf>, vérifié 10 juillet 2010

- OLIVIERI, G. (1851), *Dizionario genovese-italiano compilato dal canonico G.O.*, Genova, Ferrando (II ed.)
- ORIOLES, V. - TOSO, F. (éds., 2007), *Il Mediterraneo plurilingue. Atti del convegno di studi (Genova, 13-15 maggio 2004)*, vol. 14 de « Plurilinguismo. Contatti di lingue e culture » (numéro monographique)
- PANDIANI, E. (1905), Un anno di storia genovese (Giugno 1506-1507), con diario e documenti inediti, dans « Atti della Società Ligure di Storia Patria », 37, pp. 1-716
- PENDOLA, M. (2007), *Gli Italiani di Tunisia. Storia di una comunità (XIX-XX secolo)*, Perugia, Editoriale Umbra 2007
- PERSOGLIO, L. (1893), *Baciccia mainâ zeneise in Chinna. Dramma in 3 atti*, Genova, Libreria Fassicomo
- PETRACCO SICARDI, G. - TOSO, F. (1985-1992), *Vocabolario delle parlate liguri*, Genova, Consulta Ligure
- PFISTER, M. (1979ss.), *Lessico etimologico italiano*, Wiesbaden, Reichert
- PICCITTO, G. (1977-2002), *Vocabolario siciliano*, Catania-Palermo, Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani
- PLOMTEUX, H. (1975), *I dialetti della Liguria orientale odierna. La Val Graveglia*, Bologna, Pàtron
- RATTI, C.G. (1769), *Delle vite de' pittori, scultori ed architetti genovesi*, Genova, Casamara
- SCRIBA, G. (1881), *La guerra del 1746 giusta la poesia del tempo*, dans « Caffaro », 2 dicembre, p. 3
- STAMMERJOHANN, H. (2007), *Giudizi sul dialetto genovese*, in ORIOLES - TOSO 2007, pp. 287-298
- TEMIME, E. (1985), *Marseille, ville de migrations*, in « Vingtième Siècle. Revue d'histoire », 7, pp. 37-50
- TOSO, F. (éd., 1992) = POGGI, G. (attribuito), *Ginna de Sampedæna. Romanzo*, Recco, Le Mani (I ed. 1883)
- TOSO, F. (1995), *Appunti per una storia della parola figùn*, dans « Intemelion. Cultura e territorio », 1, pp. 83-96
- TOSO, F. (2004), *Dizionario etimologico storico tabarchino. Vol. I*, Udine, Centro Internazionale sul Plurilinguismo
- TOSO, F. (2005a), *Il dialetto figun della Provenza*, dans « La France latine. Revue d'études d'oc », 141, pp. 31-103
- TOSO, F. (2005b), *Xeneizes. La presenza linguistica ligure in America Meridionale*, Recco, Le Mani
- TOSO, F. (2007), *Obsolescenza linguistica e sopravvivenze lessicali: la Caleta a Gibilterra*, dans ORIOLES - TOSO 2007: 299-321

- TOSO, F. (2008), *Linguistica di aree laterali ed estreme. Contatto, interferenza, colonie linguistiche e «isole» culturali nel Mediterraneo occidentale*, Udine, Centro Internazionale sul Plurilinguismo
- TOSO, F. (2009), *La letteratura ligure in genovese e nei dialetti locali. Profilo storico e antologia*, Recco, Le Mani
- VEGLIANTE, J.C. (1986), *Pour une étude de la langue des Italiens en France*, dans MILZA 1986, pp. 111-139
- VIGNA, G. (1876), *Due opuscoli inediti di Jacopo da Varagine*, dans « *Atti della Società Ligure di Storia Patria* », 10, pp. 457-491
- VON WARTBURG, W. (1922ss), *Französisches etymologisches Wörterbuch*, Bonn-Leipzig-Tübingen-Basel, Klopp
- WINDLER, C. (2002), *La diplomatie comme expérience de l'autre. Consuls français au Maghreb (1700-1840)*, Genève, Droz

---

<sup>1</sup> Cfr. entre autres, pour cette période, les observations et la documentation apportée par Fukasawa, 2000. La collaboration très étroite des marchands ligures et provençaux fut à la base de l'issue internationale du tissu dit « bleu de Gênes » (*jeans*), produit à l'origine en Ligurie et commercialisé en particulier par des marchands de Nîmes (*denim* c'est le nom d'une variété de ce tissu) vers l'Amérique du Nord (Cortelazzo – Zolli, 1979-1988 : I,149, De Mauro, 1999 : II,524).

<sup>2</sup> L'île de Tabarka, en Tunisie, à partir de la moitié du XVI<sup>e</sup> siècle constituait une colonie de corailleurs ligures et un centre de grande importance pour les commerces au Maghreb, en concurrence directe avec les comptoirs plus instables de La Calle et du Cap Nègre (Gourdin, 2008). Entre 1738 et 1741 la diaspora de sa population provoquait la fondation de colonies en Espagne et en Sardaigne (où l'on parle encore aujourd'hui une variété de génois), et cette circonstance favorisa l'expansion des commerces des Français avec l'Afrique du Nord.

<sup>3</sup> Il faudrait même rappeler, pour l'histoire des relations entre la Ligurie et la Provence dans les siècles derniers, la présence génoise à Nice et dans les autres ports de la Côte d'Azur (Antibes, Cannes et Saint-Tropez en particulier), qui eut néanmoins des échos linguistiques différents en raison de la proximité géographique et des modalités d'implantation, liées au développement du cabotage au long de la côte.

<sup>4</sup> Dans le roman en génois *Ginna de Sampedanna* de Giuseppe Poggi, évoquant en 1883 les vicissitudes de la plus ancienne émigration ligure en Argentine et au Brésil, on décrit les instructions qui reçoit le protagoniste désireux de rejoindre l'Amérique sans laisser à Gênes trace de soi : « Inveçe d'imbarcâse in sciô vapô chi partiva pe-o Rio Janeiro, o gh'à dito ch'o pigge un biggetto de passaggio pe Marseggia in sce un ätro vapô e che à Marseggia o l'aiveiva trovô co-a màscima façilitæ chi gh'avieiva procuôu un passapòrto pe-o Rio Janeiro [...]. A-a doménega mattin o Loensin o l'ëa à Marseggia; e a-i primmi de novembre o desbarcava a-o Rio Janeiro » (Toso, 1992: 274).

<sup>5</sup> [http://guillotine.voila.net/Palmars1871\\_1977.html](http://guillotine.voila.net/Palmars1871_1977.html), vérifié 11 juillet 2010.

<sup>6</sup> Cet autre sobriquet méprisant, à la lettre 'crapauds', renvoyait aux Piémontais ; on le fait dériver du mot provençal correspondant

(Blanchet, 1991: 19), mais il faut signaler son omophonie avec le mot piémontais (Gribaudo, 1996 : 70) : on ne peut donc exclure une dérivation de ce sobriquet (comme on verra pour le cas de *Bachin*) du patois même de ceux qu'il désignait. Même *babi*, comme *bachin*, s'est popularisé par la suite comme désignation collective des Italiens: « Ce mot *babi* garde aujourd'hui encore, dans la région marseillaise, une certaine vivacité non pas dans l'emploi mais dans le souvenir. Le dictionnaire de provençal moderne élaboré par Philippe Blanchet (Blanchet, 2004) atteste de l'usage moderne de cet appellatif » (Felici, 2007 : 95).

<sup>7</sup> Les Italiens résidents à Marseille étaient 16.000 en 1851, 30.000 en 1866, 49.000 en 1876, 55.000 en 1879, 70.000 en 1891, 97.000 en 1911, jusqu'à représenter entre 10 et 20% de la population de la ville et entre 80 et 90% des étrangers (Témime 1985 : 40, Lopez - Témime 1990 : 70). Nombreux furent les épisodes d'intolérance contre ces immigrés, à partir des « Vêpres marseillaises » de 1881, aux affrontements entre Français et Italiens après l'assassinat du président Sadi-Camot par un anarchiste italien en 1894, l'année après le grave épisode d'Aigues-Mortes (Barnabà, 1994).

<sup>8</sup> L'écrit polemique le plus connu contre l'immigration italienne est le roman à thèse *L'invasion*, de Louis Bertrand (1866-1941), publié en 1907.

<sup>9</sup> A propos de l'intégration linguistique et sociale des immigrés italiens, cfr. surtout Milza 1978, Vegliante 1986.

<sup>10</sup> Cette observation regarde par exemple Tunis, Buenos Aires, Gibraltar et San Francisco, villes toutes où une immigration italienne massive, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, est précédée de quelque dizaine d'années par l'enracinement de colonies ligures, qui vont donner une contribution décisive au coloriage de l'« italianité » locale. Cfr. entre autres Pendola, 2007 pour Tunisi, Toso, 2005b pour Buenos Aires, Archer, 2006 pour Gibraltar, Cinel, 1982 : 212-221 pour San Francisco.

<sup>11</sup> Ce texte est reporté en annexe à Merle, 2005.

<sup>12</sup> Tout cela explique en particulier comme, en Gélou, la référence aux Génois soit le terme de parangon pour souligner sa propre antipathie vers les autres composantes du *Melting Pot* marseillais. Cfr. à ce propos la glose à *Franciò* en annexe au roman *Nouvé Grané* (Gélou, 1856a): « Natif ou habitant du nord de la France. Qui parle le français avec l'accent du Nord. Jusqu'à la con-

quête d'Alger, le Franciot a été souverainement antipathique aux Provençaux, et surtout au Marseillais pur-sang. Il n'y avait guère que le Génois qui inspirât à ces derniers une aversion plus grande, et après le Gavot du Queiras, c'était encore le Franciot qui leur paraissait le plus ridicule des enfants d'Adam. A la vérité, le Franciot, de son côté, rendait avec usure au Marseillais, haine, dédain et raillerie... Au reste, depuis 1832, les choses ont bien changé. Les vieux Marseillais sont maintenant tout-à-fait débordés par les Franciots; et ce nom, jadis si honni, n'a presque déjà plus cours, sauf dans quelques ruelles aux environs de l'Oratoire ».

<sup>13</sup> Dans les notes lexicales à son roman *Nouvè Grané* Gélou avait glosé dans ces termes la dénomination populaire du quartier : « Désignation populaire des vieux quartiers de Marseille, et surtout du sale quartier des Grands-Carmes, sur la colline au Nord du Vieux Port, espèce de Ghetto immonde, aujourd'hui habité presque en entier par des Génois. C'est probablement de ces émigrants liguriens que nous vient cette appellation moitié arabe, moitié italienne de *Bagatouni* » (Gélou, 1856a). L'origine du nom *Bagatouni* est incertaine, mais en tout cas elle ne reflète pas une lien étymologique avec des mots génois en particulier.

<sup>14</sup> Les mots cités sont enregistrés par Mistral, 1878-1886 comme du provençal, mais, sauf le cas de *piafo*, trouvent des correspondances pleines en français aussi: *filou* « filou » (I,1134), *piafo* « homme fringant, fashionable, gaillard ; polisson, filou, vaurien; truand, pitaud, rustre » (II,564); *polisson* « polisson » (II,613), *rustre* « rustre » (II.824).

<sup>15</sup> La perception des différences régionales à l'intérieur de la communauté italienne par les Marseillais « pur-sang » était changée avec l'évolution de l'immigration: dans ce sens, « la terminologie xénophobe change progressivement. Le "Napolitain" remplace le "Piémontais" dans cette singulière échelle des valeurs » (Lopez -Témime, 1990 : 72), pour le fait que les Piémontais, installés à Marseille d'une époque plus ancienne, étaient désormais mieux intégrés. Il faut ajouter que les Italiens du Nord communiquaient aux Marseillais leur propre antipathie vers les Méridionaux: un intellectuel italien comme Campolongo, 1902 : 72, observe de son part comme « les *nervi*, comme on appelle alors à Marseille les délinquants, viennent tous [...] des provinces du sud de l'Italie » (Felici, 2007 : 94).

<sup>16</sup> « Soit: *Pierre-Peau / tes mollets / sont pleins de sciure / Pierre-Peau / tes mollets / de sable sont pleins...* La chanson provençale traditionnelle nomme *Isabeau* au lieu de *Pierre-Peau* » (N.d.A.).

<sup>17</sup> La source de Maurras, en rapportant le proverbe sur la sagacité des Génois, c'est Mistral, 1878-1886: II,46, s.v. *genouvés, ginouvés*: «Pèr troumpa 'n judiéu fan quatre crestian; pèr un genouvés fan quatre judiéu».

<sup>18</sup> « Feuille volante, Lou Désespoir de Misé Blesquin, vo la Démoultien deis vieis quartiers. Paroles de J. Gal. Chanté par M. David, au Casino. Graphie originale » (N.d.A.).

<sup>19</sup> Mistral enregistre aussi des dérivés: «BACHINAIO, s.f. 'Les Génois et Génoises, à Marseille', v. *Genouvès: Carriero dei Bachinaio* (LOU TRON DE L'ER); BACHINAS, -ASSO, s. 'Vilain Génois, grosse Génoise': *Es uno soto clico aquélei Bachinas* (F. ARNAUD)». Sa note étymologique a été copié sans citer ses origines directes et indirectes par Gaidoz – Sébillot, 1884: 355: « *Bachin, bachino* Soubriquet des Génois qui vont travailler à Marseille. Les Génois ont presque tous le sobriquet de Jean-Baptiste : dans le dialecte de Gênes, Baptiste se dit *Bachichin*, et par abréviation *Bachin*. Parla *Bachin*, c'est parler le patois de Gênes ». On notera néanmoins la différence perspective de ces auteurs (les Génois *vont*, et non *viennent*) et la substitution gratuite de *prénom* avec *soubriquet*.

<sup>20</sup> D'après Stammerjohann, 2007 : 291, qui reprend à son tour le texte de Leccese Powers, 1997: 73. La traduction italienne du récit de voyage se lit dans Marcenaro, 1987 : 86-100.

<sup>21</sup> A propos de la translation des reliques de Myra en Lycie à la cathédrale génoise (1099) il y a une tradition ininterrompue à partir du texte de Iacopo da Varagine, *Istoria sive legenda translationis beatissimi Iohannis Baptiste* (Vigna, 1876).

<sup>22</sup> Prière en vulgaire génois dédiée à Saint Jean-Baptiste, moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, manuscrit de Pietra Ligure édité par Accame, 1888: 551. L'importance du culte de ce saint dans le Moyen Age est confirmée par les différentes rédactions d'une *Vie* en prose vulgaire génoise (cfr. Ive, 1882-1885 entre autres).

<sup>23</sup> *Lode dei Genovesi*, dans un *Opus aureum et fructuosum* de la moitié du XV<sup>e</sup> siècle, édité dans le premier incunable génois, du 1473 (Bagnasco – Boccalatte – Toso, 1997 : 46).

<sup>24</sup> *Gio Batta* nait de l'abréviation latine *Io. Bap.ta*: c'est une forme exclusivement ligure (dans le Veneto on connaît la variante graphique *Giobatta* : Caffarelli, 2009 : 290) : *Gio Bata* est le prénom du *Bachin* de *Bagatouni*, le roman de V. Bernard.

<sup>25</sup> Pendant que le prénom *Battistina* est diffusé aussi dans le reste d'Italie, le féminin *Battista* me paraît très peu connu hors de la Ligurie. Entre les personnages qui ont porté ce prénom il faut rappeler l'écrivaine religieuse et mystique Battista Vernazza (1497-1587).

<sup>26</sup> *Batesto* est présent dans la forme *Baptesto* dans la *Vie* anonyme (XIV<sup>e</sup> siècle) de Saint Jean-Baptiste en génois (« lo beatissimo et gloriosso messer san Zoane Baptesto », Ive, 1882-1885: 30). Dans le génois urbain et littéraire *Battesto* survécut longtemps surtout en tant qu'hagionyme : *ra Messa dro Batesto* était pour Gian Giacomo Cavalli (1590 ca. – 1656), dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la « première messe dans le Dôme près de l'autel de Saint Jean-Baptiste » (Cavalli, 1745: 27: mais cette édition, qui glose le signifié, souligne que ce mot n'était plus en usage dans la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle). Dans un intermezzo de la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle *Battesto* est déjà considéré une variante rurale (Gamberini – Ponte, 1988). On observera que le classique Casaccia, 1876: 857 donne la forme *Battista* comme exclusivement féminine, avec le diminutif *Battistinna*, mais peut-être il s'agit d'une erreur.

<sup>27</sup> Autre forme qui dépend de l'abréviation *Bap.ta*, documentée du 1507 dans une chronique sur les événements de l'année (Pandiani, 1905 : 347); sur cette variante s'est formé le diminutif féminin *Battinna* (Pandiani, 1905 : 405), qui fut très diffusé entre les dames de l'aristocratie génoise.

<sup>28</sup> *Baciccìa* et *Baciccin* sont les formes cités par Casaccia, 1876: 857, Olivieri, 1851 : 550, et Frisoni, 1910 : 296; Casaccia et Olivieri enregistrent aussi *Ciccìa* et *Ciccetta*. Je connais aussi dans l'usage les formes abrégés ou altérés *Ba(c)ci*, *Baciciòlla*, *Bacicetta*, *Ciccin*, *Cin* etc. ; *Baci* est diffusé surtout dans la Riviera di Ponente.

<sup>29</sup> Le nom identifie plusieurs personnages et correspondants du poète Giuliano Rossi (1590ca. - 1654), auteur de poèmes d'occasion dédiés aux membres de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie ligure. Sa production, très large, est toujours inédite pour la plus part, et reste consigné à une tradition manuscrite impressionnante. Pour les citations du prénom *Baciccìa* on peut con-



sulter par exemple le manuscrit II.1.12. de la Bibliothèque Berio de Gênes, par exemple aux cc. 87r. e 142r.

<sup>30</sup> «En Italie septentrionale *Baciccìa* signifie désormais ‘génois’» (Plomteux, 1975 : 158). La dénomination *Baciccìa* pour les Génois a fini pour se superposer à celle de *Figoni*, de plus ancienne documentation, qui se limite aujourd’hui aux territoires marginaux de l’aire ligure et qui est encore utilisée pour indiquer le dialecte ligure qui se parlait dans certains villages de la Provence orientale (Toso, 1995).

<sup>31</sup> Le mot est connu en italien à partir du 1887 selon De Mauro, 1999 : I,564 : cfr. aussi Battaglia, 1961-2002 : I,931 (*baciccìa* «nom qu’en l’Italie du Nord désigne le Génois» e « homme gras, gros dodu, très paresseux»), et par comparaison les formes piémontaises (Gribaudo, 1996 : 71) et du lombard (Cherubini, 1839-1843 : I,382) qui signifient « balourd, nigaud » : ce dernier signifié est lié probablement à l’antipathie traditionnelle entre les Ligures et les Septentrionaux.

<sup>32</sup> On peut rappeler ici le compositeur Juan Bautista Deambroggio (1890-1963), très connu entre les aficionados du tango comme *El Bachicha*.

<sup>33</sup> Cfr. entre autres Arrazola, 1953 : 31 (*bachicha* « extranjero de baja ralea. Dícese especialmente del italiano. De *Baciccìa*, Bautista, en dialecto genovés »); Abad de Santillán, 1976 : 37 (*bachicha* « apodo que se da a los italianos, especialmente a los genoveses, por ser muy común entre ellos el nombre Bautista, *Baciccìa* »); Gobello – Olivieri, 2004 : 31 (*bachicha* « persona italiana, principalmente si es genovesa ». Il faut observer que l’ethnique *xeneise*, *zeneise*, qui réfléchit la phonétique originale du mot ligure, est bien connu en Argentine avec son signifié de «génois» ; aujourd’hui pourtant il est utilisé surtout quand on fait référence « al club de fútbol Boca Juniors, por estar situado en el barrio de la Boca, de tradición genovesa » (Gobello – Olivieri, 2004 : 340, cfr. aussi Meo Zilio, 1963-1964: 262).

<sup>34</sup> Chiappara, 1978: 65 : « *bachicha* del genov. *Baciccìa*, de Bautista. En nuestro ambiente, es voz que se da como apodo cariñoso, y corrientemente se emplea esta palabra para nombrar al muchachón gordinflón, apocado e irresoluto, medio bagual, sin seso, como raviol de fonda »; « *bachichín* genov. diminutivo de *bachicha*, chico que vive a la te criaste, medio tarambana o poco avivado, babieca o bastante palurdo »; aussi selon Meo Zilio, 1964-1965:

247, en Uruguay le mot « ha perdido toda relación con los italianos »; Chiappara, 1978 : 453 cite *zeneise* pour « genovés » y « aficionado del Boca Juniors ».

<sup>35</sup> « A Valparaíso, à Santiago et dans toutes les villes d'une certaine importance du Chili les boutiques à l'ingros, et surtout au détail, étaient de propriété de ligures, dont une grande partie s'appellait Jean-Baptiste, *Baciccia* selon leur idiome ; les boutiques étaient situées surtout à l'angle des îlots, et pour cette raison le *Bachicha de la esquina* s'est popularisé dans le paysage et dans le langage, indiquant le détaillant à l'angle [...] toujours ligure ; chez lui les habitants trouvaient presque tout ce qui était nécessaire au besoin de la famille » (Giuliani Balestrino, 2000 : 102); selon Meo Zilio, 1964-1965 : 248, au Chili le mot signifierait « italien » en général.

<sup>36</sup> « *Bachiche*. En casi todo el litoral del Ecuador úsase esta palabra para designar con ella a los italianos, a veces, como tratamiento de cariño, y otras como despectivo. Según lo que escribe Monner Sans, creo que esta voz nos ha venido de la República Argentina : *Bachicha*, *Bachichín* : nombres cariñosos que se daban en Génova y aquí, y en Chile, que yo sepa, al individuo natural de Génova » (Lemos Ramírez, 1922 : 7).

<sup>37</sup> Meo Zilio, 1964-1965 : 248 mentionne encore *bachiche* pour « italien » dans l'usage courant au Pérou et à Panama. Au-delà de cette diffusion intercontinentale, il faut encore signaler que l'identification des Génois par un prénom traditionnel s'étendrait, selon une étymologie populaire tout-à-fait peu probable, aux membres de leur ancienne communauté de Gibraltar (Toso, 2007) : mais à cette hypothèse qui fait dériver le nom *llanito* ou *yanito* qui désigne aujourd'hui les habitants de Gibraltar et leur patois (Cavilla, 1978 : 3-4) d'un diminutif du prénom *Gianni* qui aurait été très diffusé parmi les Génois de la colonie britannique, on peut sans doute préférer l'opinion de Kramer, 1986, qui réalisant un parallèle avec des dénominations comme *Plattdeutsch* ou *Plain English* lie le nom du patois (étendu en suite à ses parlants) à l'adjectif espagnol *llano* dans le sens de « coulant ».

<sup>38</sup> Le détective privé *Bacci Pagano*, par exemple, est le protagoniste littéraire, créé par l'écrivain Bruno Morchio (1954) d'une série de romans policiers d'ambiance génoise, publiés en Italie par Fratelli Frilli et Garzanti.

---

<sup>39</sup> [http://www.marseilleforum.com/forum/911\\_160-dictionnaire-le-langage-de-marseille.htm](http://www.marseilleforum.com/forum/911_160-dictionnaire-le-langage-de-marseille.htm), vérifié le 11 juillet 2010.

<sup>40</sup> <http://www.om-passion.com/dicomarseillais.html>, vérifié le 11 juillet 2010.

<sup>41</sup> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Expressions\\_marseillaises](http://fr.wikipedia.org/wiki/Expressions_marseillaises), vérifié le 11 juillet 2010. Vette de Fonclare a dédié cette ébauche poétique au personnage (réperable sur <http://poemes-provence.fr/category/les-gens/page/5/>, vérifié le 11 juillet 2010) : « Sous le grand cagnard de Marseille / une espèce croît à l'excès. / Même si chacun s'en égaye, / Personne n'ose s'en vanter : / C'est le cacou, un gars qui frime / Avec ses biceps tout enflés / Et tatoués: il est victime / D'un penchant pour l'étiqueté. / Roulant sans fin des mécaniques, / Il avance en se déhanchant, / Et se gave à fond de musique / Qui vous saouïe en tonitruant. / Comme sa vaste voiture / A un gros moteur surgonflé, / Il vous faudra laisser passer / Ce triste sire à piètre allure / Car il agit comme un voyou, / Parle très fort, éructe et jure, / Il est vulgaire et rit de tout, / C'est un cacou, quoi! Ca c'est sûr ... ».

<sup>42</sup> C'est le cas par exemple de mots considérés « typiques » comme *bouléguer* « bouger », *tafanari* « postérieur, fessier » ou *tian* « récipient traditionnel » (Blanchet, 1991 : 25, 105, 107), qui trouvent pleine correspondance et large diffusion dans l'aire ligurienne (Petracco Sicardi – Toso, 1985-1992 : I,72, IV,10, 23), sans qu'il soit possible d'individuer un point commun d'irradiation.

<sup>43</sup> On doit adopter ce critère avec une certaine prudence : par exemple, on ne saurait individuer en ligure une ascendance pour le mot *daguetou*, qui serait la « corruption d'un mot génois: stylet, petite dague, couteau catalan », selon Gélou 1856b.

<sup>44</sup> <http://www.amesclum.net/Cosina%20PDF/Pates.pdf>, vérifié le 11 juillet 2010.

<sup>45</sup> Ce passage serait confirmé par une source incontrôlable (<http://www.om-passion.com/dicomarseillais.html>, cit., vérifié le 11 juillet 2010), selon laquelle, à Marseille, *massacan* « désignait un maçon puis un mauvais maçon, il désigne maintenant un mauvais ouvrier ». Une participation significative d'immigrés ligures à l'activité édilitaire est confirmée par la popularisation du mot *ginouveso* qui indique une « corniche de toiture à forme génoise. Trois ou quatre rangs de tuiles superposées et faisant saillie graduée l'une sur l'autre en dehors du toit » (Gélou 1856a).

---

<sup>46</sup> L'étymologie traditionnelle le renvoie au turc *kanca* emprunté du grec *kampsós* « recurvé » mais si la documentation italienne (fin du XV<sup>e</sup> siècle: Cortelazzo – Zolli, 1979-1988 : I,475) s'accorde avec cette hypothèse, l'ancienneté des attestations en espagnol (1331, Corominas, 1967 : 291) laisse penser à une irradiation de l'aire ibéro-romaine et à une origine prélatine. Les attestations plus anciennes en génois sont contemporaines à celles de l'italien (Aprosio, 2001-2003 : I,1,418 : 1477, en latin vulgaire dans la forme *ganchium*).

<sup>47</sup> C'est évident la dérivation du mot provençal *cagnard* « somnolent » de *\*cania* « canicule, chaleur étouffante » (Meyer-Lübke, 1972 : 1548a), qui en Ligurie a donné *cagna* dans le signifié de « faiblesse, harcèlement du à la chaleur » (Toso, 2004 : 368).